

# FERNAND POUILLON l'architecte supprimé

Laurent Perez

Fernand Pouillon  
*Mémoires d'un architecte*, nouvelle édition  
Seuil, 504 p., 29 euros

Kaouther Adimi, Daphné Bengoa, Leo Fabrizio  
*Fernand Pouillon et l'Algérie. Bâtir à hauteur d'hommes*  
Macula, 192 p., 45 euros

**De la reconstruction du Vieux-Port de Marseille à la cité Climat de France, à Alger, l'œuvre de Fernand Pouillon fait actuellement l'objet d'un regain d'intérêt mérité. En plein boom de la reconstruction d'après-guerre, il a pressenti les insuffisances – aujourd'hui si criantes – des grands ensembles, et imaginé des logements susceptibles d'assurer le bonheur du plus grand nombre possible d'habitants. Daphné Bengoa et Leo Fabrizio présentent les résultats de leur enquête photographique sur l'œuvre algérienne de Fernand Pouillon aux Rencontres d'Arles (abbaye de Montmajour; voir notre dossier sur les Rencontres, p. 22), tandis que le Seuil réédite ses *Mémoires d'un architecte*.**

■ La liste des œuvres de Fernand Pouillon (1912-1986) ne compte aucune de ces réalisations somptueuses destinées à assurer la gloire éternelle de leur auteur: pas de chapelle de Ronchamp ni de Cité radieuse, pas de Brasília ni de Maison sur la cascade, encore moins de musée Guggenheim ou de pyramide du Louvre. À leur place, quelques projets mémorables comme le Vieux-Port de Marseille ou la cité Climat de France à Alger, et des dizaines ou des centaines de milliers de logements, à destination d'une clientèle souvent modeste – soit le plus vaste ensemble construit par un seul homme au 20<sup>e</sup> siècle. Lorsque, tout à la fin de sa carrière, une journaliste l'interroge sur les éléments essentiels d'un ensemble d'habitations, il répond: «On doit tenir compte du bonheur des futurs habitants.»

## LA DÉMESURE DU BÂTISSEUR

Au siècle de la planification et du zonage, la figure de l'architecte qui aime la vie est singulière. Les premières pages des *Mémoires d'un architecte* (1968) de Pouillon, que le Seuil réédite aujourd'hui, plongent le lecteur stupéfait



dans le récit picaresque de son évasion de la clinique psychiatrique de Ville-d'Avray. Le livre, écrit en cavale, en revient bientôt aux questions plus attendues de la formation de l'auteur, des grands projets urbanistiques auxquels il a contribué, de la grande et de la petite politique; mais le récit se poursuit tambour battant, les exposés techniques les plus arides étant emportés au rythme rapide de phrases sèches, assertives, factuelles, et entrecoupés de voyages et d'aventures amoureuses. Pouillon fait ses gammes à Marseille, dans l'urgence de la reconstruction. D'emblée, il fait montre de son incroyable culot en dérochant à l'armée américaine des centaines de milliers de tonnes de tuiles expérimentales, crues inutilisables, dont il se sert pour construire le camp de réfugiés du Grand Arénas. Engagé sur le chantier du Vieux-Port, il acquiert très vite la conviction d'être capable de construire mieux, plus vite et moins cher que ses collègues architectes qui ne voient pas malice à dessiner les grands ensembles dont se flatte la France de l'après-guerre et qu'ils appellent, entre eux, «le sordide».

Soucieux d'ancrer l'architecture dans la tradition locale, Pouillon réhabilite la pierre au siècle du béton, et prend parti pour l'intégration dans l'existant aux dépens du «geste» architectural. S'il est une démesure chez Pouillon, elle n'est pas tant de l'artiste que de l'entrepreneur: lorsque, en 1954, le maire d'Alger Jacques Chevallier le convoque pour qu'il l'aide à reloger décemment les habitants des bidonvilles, il fait réserver en une seule journée 60 hectares de terrains parfois instables, imaginant de vraies petites villes au fur et à mesure de sa visite. Quand on en arrivera aux finitions de la cité Diar el Mahçoul, il a si bien pressé le chantier que la tour signal de 20 étages est prête avec quelques jours d'avance; comme par défi, il en fait construire un supplémentaire. Pendant plusieurs années, il passe deux jours par semaine à Paris, deux à Marseille, deux à Alger, les nuits dans l'avion étant dévolues au sommeil et le dimanche parant aux imprévus. Cette frénésie se brise sur le projet démesuré du Comptoir national du logement, machine de guerre lancée par Pouillon à la conquête du

marché parisien, et qui aboutit en 1961 à un immense scandale financier. Les détails de l'affaire restent peu clairs, le pouvoir gaullien semblant avoir exploité des négligences avérées pour abattre une figure populaire jugée libérale vis-à-vis de l'Algérie, et menaçant de casser un marché immobilier florissant. Bien que nul ne nie son désintéressement et qu'aucune plainte n'ait été déposée, Pouillon est incarcéré à grand bruit, condamné, évadé, recondamné. À sa libération, ruiné et interdit d'exercer en France, il répond à nouveau à l'appel de Chevallier, désormais haut fonctionnaire de l'Algérie indépendante.

## UNE CARRIÈRE ALGÉRIENNE

Le travail photographique de Daphné Bengoa et Leo Fabrizio – dont l'exposition aux Rencontres d'Arles est accompagnée d'un beau catalogue aux éditions Macula – documente cette deuxième carrière, méconnue et postérieure au récit des *Mémoires*. Le champ d'investigation est aussi démesuré – toute l'infrastructure touristique et les cités universitaires du pays – que vierge, les archives de Pouillon ayant été dispersées ou perdues au gré de ses allées et venues. L'ouvrage s'appuie donc sur le travail de limier mené par Leo Fabrizio afin de répertorier ce patrimoine, dans le cadre d'une démarche plus vaste de catalogage

de l'ensemble de l'œuvre. Demeuré la propriété de l'État algérien, désormais concédé à un délégataire privé, le corpus a été inégalement conservé, en dépit de la forte valeur symbolique que conserve le nom de Pouillon en Algérie: à côté du luxueux hôtel El Riadh de Sidi Fredj, toujours en activité, d'autres établissements ont été remaniés, démolis, laissés à l'abandon ou réinvestis par de nouveaux habitants – l'œil de Daphné Bengoa s'attachant particulièrement à ces usages domestiques et personnels des lieux.

Ressource économique et politique sociale, le tourisme est aussi, dans l'Algérie socialiste, un instrument d'ouverture à l'étranger et de cohésion nationale. À nouveau engagé dans un pays où tout est à faire, jouissant d'abord de la confiance et des moyens de l'État, Pouillon attribue à son programme la même vocation que ses ensembles de logements: créer les conditions du bonheur des personnes, et les mêmes exigences techniques et esthétiques. On reconnaît bien le style méditerranéen de l'architecte, encore plus accusé ici, à quelques concessions près au rendu lisse et froid du béton, et malgré les dimensions massives et le caractère disneylandesque de certaines installations. Le contexte préindustriel et rural fournit un nouveau répertoire à Pouillon, qui puise à pleins bras dans la tradition locale:



l'hôtel El-Manar, à Sidi Fredj, évoque un vaste caravansérail; à Tipasa, il reconstitue la ville romaine face au décor somptueux de la mer; ailleurs, il reprend les douces courbes ombragées des maisons du désert ou les volumes austères des villages fortifiés.

Loin du formalisme glacé de son temps, les réalisations de Pouillon, construites au service de leurs habitants et de leurs usagers, se prêtent avec aisance à toutes les réappropriations. Les antennes paraboliques qui hérissent les façades paraissent d'origine; les cours se remplissent de voitures; sur le toit-terrasse de Climat de France s'est étendu un étage d'habitat informel – un bidonville. Dans les chambres des hôtels abandonnés, menaçant parfois ruine, insalubres par manque d'entretien, se sont établis de modestes ménages de mal-logés, dont Daphné Bengoa évoque dans sa postface la vie joyeuse et industrielle.

## ARCHITECTURE EN MOUVEMENT

Ces détournements d'usages sont fidèles aux conceptions d'une architecture qu'il faudrait appeler, comme le jardin de Gilles Clément, «en mouvement». L'idéal avoué de Pouillon, c'est ce bidonville de Tlemcen «où toute une ville à flanc de coteaux a été bâtie par les habitants, sans égouts, sans eau, sans électricité. C'est ce qu'il y a de mieux dans la ville. C'est peut-être une des meilleures réalisations de ces vingt dernières années en Algérie.» Le propos trahit la sympathie de l'architecte pour le mode de vie musulman – engagé dans d'importants projets d'infrastructures dans l'Iran du Shah, Pouillon est allé jusqu'à se convertir à l'islam pour pouvoir épouser une princesse iranienne qui s'est avérée une coquette. Il témoigne aussi, non sans provocation, de son dédain pour le confort moderne, l'électroménager, la télévision, l'automobile – malgré le mode de vie luxueux qui fut longtemps le sien.

Le bonheur selon Pouillon est fait de rencontres, d'échanges, de cette démocratie spontanée et désordonnée au nom de laquelle Henri Lefebvre revendique, à la même époque, le «droit à la ville», et qui s'oppose diamétralement à l'urbanisme de grands projets imposés par les autorités. Comme créateur, Pouillon ne demande pas mieux que d'être dessaisi de son œuvre par ceux qui l'habitent. «Il faut, surtout, supprimer l'architecte, déclare-t-il encore. À sa place, il faudrait mettre un homme sensible à la volonté des hommes d'ériger leurs maisons et leurs immeubles.» Supprimer l'architecte: en le rendant à un demi-oubli, ses excès et les incroyables péripéties de sa vie lui auront, sur ce point, donné satisfaction. ■

Page de gauche: Leo Fabrizio. «Hôtel El-Manar. Sidi-Fredj», 2018. Ci-contre: Daphné Bengoa. «Monter et descendre. Hôtel El-Mountazah. Seraïdi», 2018.